Les Nouveaux Déviants



Les Nouveaux Déviants

Anthologie dirigée par
Morgane Caussarieu
et Christophe Siébert



ISBN : 979-10-307-0679-6

© Éditions Au diable vauvert, 2024

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

Sommaire

Préface de Christophe Siébert 7
Préface de Morgane Caussarieu 11
Antoine Chainas
Aspiration 17
Charlotte Bourlard
Détail des circonstances.....33
Violaine de Charnage
AdopteUnTénia 43
Christophe Carpentier
Le baptême 53
Raphaël Eymery
Mary Geli : autopsie d'un dragon filiforme 69
Mathilde-Marie de Malfilâtre
Le soleil noir au milieu des planètes.....91
Sarah Buschmann
Une famille 101
Christophe Siébert
Deux miracles à Mertvecgorod 119

Vincent Tassy
Je suis venue vous dire que je suis morte.....139
Justine Niogret
Ce qui reste de nos étreintes.....165
Nicolas Martin
Un monument de chagrin.....177
Alexandra Dezzi
Gloria.....209
Morgane Caussarieu
Rasta Boy.....223
Simon Johannin
13/11.....233
Sébastien Gayraud
Les cassettes abandonnées.....243
Luna Baruta
Variations sur l'effroi de l'enfantement.....259
Alex Jestaire
Sporco – une histoire du libéralisme.....275
Biographies.....311

Préface

Christophe Siébert

L'idée vient de Morgane. On ne se connaissait pas encore des masses, mais elle avait kiffé *Métaphysique de la viande* et moi j'avais kiffé *Vertèbres* (« parce que c'était elle, parce que c'était moi » en version sang & tripaille, si vous voulez). On s'était écrit quelques mails pleins d'admiration et de joie. De fil en aiguille on a formulé le constat que nous n'étions pas les seuls à publier des romans géniaux (ouais, nos chevilles sont d'une solidité à toute épreuve), tordus, violents ou gore et qu'aucun de nous, ou presque, ne parvenait à toucher les lecteurs au-delà d'un cercle spécialisé. Morgane a proposé qu'on crée un fanzine ou une antho pour frapper un grand coup, un truc délicat et élégant à la manière de Jack Nicholson dans *Shining*. J'ai trouvé l'idée excellente. On ne s'est pas engrainé longtemps avant de décider qu'il fallait mettre le Diable dans le coup. Restait à faire avaler ça à Marion

Mazauric, la boss. Vu qu'on se retrouvait tous quelques semaines plus tard aux Imaginales, à Épinal, on a décidé de lui en parler à ce moment-là, en profitant de l'euphorie du festival. Comme on est machiavélique, on s'est dit : « On va faire picoler Marion, elle acceptera plus facilement. » Bon, on avait oublié qu'elle ne buvait pas. Nous, oui, par contre. Mais on a réussi à la convaincre malgré sa sobriété. Évidemment, comme chaque fois qu'un projet délirant éclot au Diable, la décision est prise en trente secondes : « Mais oui, c'est super, banco ! » Je me souviens encore de la tête presque dépitée de Morgane, genre « Quoi, j'ai préparé pour rien des douzaines d'arguments et stressé pire qu'à un entretien d'embauche ?! »

On a établi lors de cette soirée fatidique une première liste d'autrices et d'auteurs qu'on voulait absolument avoir à bord. Elle correspond assez bien au sommaire final. Quelques sinistres individus se sont ajoutés, d'autres n'ont finalement pas pu nous rejoindre, mais l'anthologie reflète fidèlement notre impulsion de départ, qui reposait sur un principe auquel nous tenions : mélanger autant que possible des autrices et auteurs confirmés avec d'autres qui nous paraissaient davantage en gestation.

Je suis fier au passage que nous ayons sans nous concerter obtenu une parité presque parfaite.

Lorsque je regarde la composition de ce sommaire, un autre élément me frappe : l'origine sociale et géographique de ces fameux *Nouveaux Déviants*. Que des provinciaux, à part Nicolas Martin, parisien, Christophe Carpentier, banlieusard et Morgane Caussarieu, berlinoise. Quant à leur origine sociale, je ne les ai pas interrogés, mais si

vous leur demandez : « Vivez-vous de vos livres ou bien possédez-vous des revenus complémentaires issus de votre patrimoine ? », la plupart vous répondront que leur patrimoine se résume dans le meilleur des cas à l'appartement ou au pavillon dans lequel ils habitent et qu'ils travaillent pour gagner leur vie. Évidemment, si vous traînez du côté de Saint-Germain-des-Prés, vous n'obtiendrez pas tout à fait les mêmes réponses concernant le patrimoine. Quant aux jobs alimentaires, j'ai du mal à imaginer Emmanuel Carrère ou Alexandre Jardin avoir un jour bossé à Carrouf ou fait la plonge dans un resto.

Voilà quelque chose d'essentiel à mes yeux. Nos récits, nos personnages, nos décors et nos ambiances ne correspondent pas seulement à un style littéraire, une manière de raconter des histoires ou une ambition esthétique, mais proviennent avant tout, je crois, d'un rapport au monde et d'une expérience des réalités sociales, économiques et culturelles qui nous éloignent radicalement de celles et ceux qui en ce moment et depuis longtemps déjà occupent 80 % des rayonnages en librairie.

Nous écrivons une littérature qui sait ce que signifie vivre en squat, toucher le RSA, accepter des boulots de merde, aller chercher des colis alimentaires, prendre le métro ou le tram parce que le taxi c'est trop cher, recevoir des lettres d'huissier, être regardé comme un cancrelat dans les agences immobilières. Nous écrivons une littérature qui – d'accord ou pas avec leurs combats et leurs idées, je ne veux pas parler à la place de mes copines et de mes copains – ne trouve pas les Gilets jaunes bizarres ou exotiques, dans la mesure où ces gens-là sont nos voisins ou

nos parents. Nous écrivons une littérature qui s'enracine ailleurs que dans les beaux quartiers. On n'imagine pas les mêmes livres quand on habite un trois-pièces à Clermont-Ferrand et quand on vit dans cent mètres carrés au cœur de Paris. On ne publie pas chez les mêmes éditeurs selon le côté de la domination bourgeoise où on se trouve.

Virginie Despentes (qui aurait pu être la marraine de cette anthologie, mais les vrais punks n'ont ni marraine ni filleul), la première fois qu'elle s'est pointée à *Apostrophes*, a découvert qu'elle n'appartenait pas à une catégorie sociale autorisée à écrire des livres et à en causer à la télévision : « J'avais surtout l'impression de rien avoir à foutre là ! Un truc de classe très précis, vachement embourgeoisé, avec des codes – si tu n'es pas de Saint-Germain-des-Prés, ça fait un peu tache. Je savais pas parler comme il fallait, ce langage-là. Je comprenais pourtant les questions. […] Tous ces crasseux, c'est ma génération, Angot, Beigbeder, Dustan, moi, etc. On les a consternés, ceux de la génération d'au-dessus, quand on est arrivé.[1] »

Ben voilà : cette anthologie, c'est *Les Nouveaux Déviants*, c'est vrai, mais c'est aussi les nouveaux crasseux. Et j'espère bien qu'on va faire tache d'huile.

1. *Technikart*, juin 2019.

Préface

Morgane Caussarieu

Notre pacte avec le Diable, je pense que c'est de là que tout est parti.

Quand Au diable vauvert a repris *Métaphysique de la viande* de Christophe Siébert et mon *Dans tes veines.* Deux bouquins ultra-violents, sordides et nihilistes, deux bouquins qui ont façonné notre image d'écrivains « trash », voire très « trash », aussi vilain soit ce mot. « Il faut avoir le cœur bien accroché » ou « à ne pas mettre entre toutes les mains », des avertissements qui reviennent inlassablement à leur sujet.

J'avais déjà croisé il y a quelques années ce vieux punk de Siébert en squat, mais on ne s'est lu et rapproché qu'après notre arrivée au Diable, presque simultanée. Plus précisément, cette complicité s'est d'abord créée autour d'un intérêt commun pour les breuvages anisés, en Camargue à Vauvert sous un soleil de plomb, à la fête des

vingt ans de la maison d'édition. Mais je dois dire que son roman *Nuit noire* m'avait autant foutue par terre que l'excellent pastis du Sud-Est. J'avais rarement lu un texte aussi extrême. Et croyez-moi, j'en ai lu, des trucs ignobles. Et j'en ai écrit. Ouais, du coup, un livre et un mal de tête plus tard, j'étais devenue fan de Siébert. En plus de nous deux, les « monsieur et madame Trash » de la scène SFFF, le catalogue de la maison affiche une belle brochette d'auteurs hexagonaux jugés « déviants » : Virginie Despentes, Justine Niogret, Coralie Trinh Thi, Vincent Tassy, Christophe Carpentier, ou encore Alex Jestaire, dont le déjanté *Tourville* est sans conteste mon roman français préféré – avouons d'ailleurs qu'une des raisons premières de la parution de cette anthologie, c'était de lire Jestaire à nouveau, qui s'était fait rare.

Il paraissait évident de sortir ce recueil au Diable, la maison symbolisant une certaine fusion entre la littérature de « mauvais genre » ou « SFFF » et de la littérature dite « blanche » ou « générale ». Le Diable est l'un des seuls éditeurs à publier dans ces deux rayons qui d'ordinaire sont comme l'huile et l'eau, les pois et les rayures, un rasoir et mes dessous de bras, bref, vous m'avez comprise, ils ne se mélangent sous aucun prétexte. La littérature « subversive » ou « déviante », pourtant, n'est même pas considérée comme un mauvais genre en soi : elle n'est pas considérée comme un genre tout court et se retrouve éparpillée chez quelques éditeurs de blanche (*L'Été des charognes* de Simon Johannin chez Allia, *La Colère* d'Alexandra Dezzi aux éditions Stock, *Babylon Express* de Mathilde-Marie de Malfilâtre au Dilettante, *Ma grande* de Claire Castillon

chez Gallimard, ou les livres de Johann Zarca, pour donner quelques exemples parmi d'autres de littérature française *feel-bad* contemporaine), ou bien dans des maisons de taille variable ou collections spécialisées dans l'érotisme (La Musardine), le polar (la Série Noire de Gallimard, les livres de Cédric Sire), le fantastique sombre (Le Chat Noir, les Éditions Luciférines, Noir d'Absinthe, Livr'S), le bis (Rivière Blanche) ou le gore (collection Karnage chez Zone 52, la maison suisse Gore des Alpes, Faute de frappe). On pense aussi aux défuntes éditions Trash – où parut le *Nuit noire* de Siébert – qui rendaient hommage par leurs couvertures et leur concept à la collection Gore de Fleuve Noir de la fin des années 80, âge d'or du frisson et de la tripaille qui prit fin au milieu des années 90.

On pourrait également évoquer l'exemple très à part du témoignage de victime (ou parfois de bourreau), qui contient, parfois malgré lui, une part inhérente de sordide plus ou moins appuyée, attisant la curiosité malsaine du grand public, et pourvu qu'il soit assez littéraire, s'attirant la faveur des critiques et des médias : ainsi, dans le multi-primé *Triste Tigre* chez P.O.L, Neige Sinno s'attache à décortiquer la personnalité de son violeur et les multiples actes de viol subi enfant, rappelant parfois dans sa mécanique l'insoutenable *Le Syndrome du Varan* aux éditions du Seuil de Justine Niogret, tandis que Vanessa Springora répond dans *Le Consentement* chez Grasset aux livres du pédophile notoire Gabriel Matzneff, qui la mettait en scène adolescente, donnant sa propre version des faits. Malgré leur caractère éprouvant et épouvantable, il est cependant compliqué de qualifier ces témoignages

nécessaires de livres « déviants », « subversifs » ou « horrifiques ». Bien qu'elle connaisse en ce moment un véritable revival outre-Manche et outre-Atlantique, l'horreur en tant que telle reste le sous-genre le plus mal-aimé et boudé de la SFFF française. Pas de grand prix vraiment reconnu par les professionnels du milieu pour la couronner – il y a bien le prix Sade et le prix Masterton, que j'ai reçu avec émotion en 2022, mais soyons honnête, ils n'ont pas la portée en librairie ou chez les éditeurs poches d'un Grand Prix de l'Imaginaire ou d'un prix Imaginales (qui eux-mêmes ne peuvent rivaliser avec le Goncourt) – et la plupart des auteurs d'épouvante se voient fermer la porte des gros éditeurs, n'ayant d'autres choix que de se tourner vers de petites structures ou de l'autoédition. Le prix Masterton de cette année, d'ailleurs, a sélectionné en finale trois romans édités à compte d'auteurs, et cela me paraît très emblématique du problème, qu'importe par quel bout on choisit de le prendre. On espère que les succès des traductions des géniaux *Notre part de nuit* de Mariana Enriquez et *Blackwater* de Michael McDowell vont paver le chemin, mais en attendant, il nous a semblé nécessaire de faire figurer dans cette anthologie, au côté de noms plus reconnus, une poignée de ces talentueux écrivains et écrivaines qui continuent de se battre dans leur coin pour faire exister le genre horrifique, contre vents et marées.

Le glauque intéresserait surtout la grosse distribution sous couvert de thriller et de polar noir. L'un des maîtres du genre, le grand Antoine Chainas, nous a fait l'honneur d'ouvrir ce recueil, qui réunit en un beau sommaire trois lauréats du prix Sade – le sieur Siébert donc, mais aussi

notre éditeur à tous deux, Raphaël Eymery, l'esprit tordu responsable du sublime et abominable *Pornarina,* chez Denoël, sans oublier la nouvelle venue Charlotte Bourlard qui a frappé très fort pour son premier roman, l'incroyablement dérangeant *L'Apparence du vivant* chez Inculte – ainsi que des auteurs français non moins doués venus de tous horizons et partageant ce seul point commun d'écrire une prose barrée et qui dérange. Ce qu'on voulait, c'était vous faire (re)découvrir ces voix originales que nous, on adore, pousser sur le devant de la scène une littérature considérée de niche – à tort, tant elle est vaste – à travers les plumes fortes de notre génération. Réunir les publics, créer une passerelle entre SFFF, littérature, polar et érotique, à travers un seul ouvrage.

Nous n'avons pas forcément favorisé le gore et le bis dans notre sélection, préférant privilégier une subversion plus diffuse ou vénéneuse. Pas de panique, petits vicieux, certains textes vous donneront néanmoins les bouts de cervelle explosés sur les murs escomptés.

Quand Siébert et moi-même avons présenté le projet à Marion Mazauric, prêtresse en chef au Diable vauvert, elle a tout de suite embarqué et trouvé le titre : *Les Nouveaux Déviants.*

C'est qu'en 1998, Marion Mazauric avait créé chez J'ai Lu la collection de poche « Nouvelle génération », consacrée à une littérature urbaine, rebelle ou subversive. Cette collection accueillit des écrivains médiatiques comme Virginie Despentes, Michel Houellebecq, Guillaume Dustan ou à l'international Ryû Murakami et Poppy Z. Brite, mais aussi de jeunes auteurs au lectorat

plus restreint. La présente anthologie ne serait-elle pas la continuité logique de cette initiative ?

Pour moi, et là je ne parle qu'en mon nom, elle constitue aussi un premier pas (voire un deuxième, car le mouvement a déjà été amorcé par Estelle Faye et Floriane Soulas avec leur anthologie d'horreur féminine aux éditions Goater, *Nous parlons depuis les ténèbres*) vers la création d'une ligue regroupant les auteurs, d'une plateforme d'entraide promouvant le genre de l'horreur pour lui redonner ses lettres de noblesse – et je dis « horreur » au sens très large : la littérature déviante, même si elle n'a pas toujours la volonté de s'inscrire dans ce genre trop codé ou d'engendrer la peur, provoque bien souvent la répulsion, le choc, ou des sueurs froides, et « fait horreur ».

Cette ligue pourrait lancer des événements ou s'associer à ceux qui existent déjà, pousser une collection de poche comme à la grande époque de « Pocket Terreur », ou même une collection YA, pour redonner le goût de l'épouvante et du subversif aux jeunes. Je profite de la tribune que m'offre cette préface pour lâcher l'idée et appelle les auteurs, blogueurs, éditeurs, organisateurs de festival, à me contacter si elle leur parle, histoire qu'on échange et réfléchisse à un plan d'action, tout en passant de bons moments entre passionnés. Nous suivrions en cela les traces fructueuses de la Horror Writers Association aux États-Unis, qui a créé les fameux Bram Stoker Awards (un prix emblématique dont l'équivalent manque cruellement chez nous, et il faudrait y remédier), ou de la Ligue de l'Imaginaire et des Louves du Polar en France.

Aspiration

Antoine Chainas

n.f. 1. Action d'absorber
ou d'attirer une matière en créant le vide.
2. Force intérieure qui pousse quelqu'un vers un idéal.

Dans l'Antiquité, pour remercier Asclépios de leur guérison, malades et blessés venus au temple accrochaient aux arbres, autour des statues et sur les autels, des tablettes de terre cuite ou de bois à l'effigie d'un serpent. On disait qu'Asclépios avait été tué par Zeus pour rappeler aux hommes leur incapacité à dépasser l'ordre naturel qui les séparait des dieux.

Mais où étaient les temples aujourd'hui ? Où étaient les dieux ?

La tour CB313 du nouveau quartier d'affaires, en bordure du boulevard circulaire et de l'avenue Niel, comprenait cinquante-trois étages et culminait à plus de deux cents mètres. Pour monter au vingt-sixième,

intégralement occupé par le département des Déclarations européennes de Services (DES) de Cébès Intracom, il fallait emprunter un ascenseur spacieux parmi une rangée de sept cabines isolées au bout d'un couloir du hall principal. Les cloisons se composaient de lambris en faux pin et de liseré plaqué or. La cabine était dépourvue de panneau indicateur ou de voyants numérotés. Tous les matins, entre 8 h 20 et 8 h 25, Aloysius Dubonnet, un des deux cent trente collaborateurs affectés au DES de Cébès, en actionnait l'ouverture avec la clé électronique de son portable. Cette clé menait chaque employé à l'endroit exact où il devait se rendre.

Voilà pour l'ascension. Voilà pour la vie d'en haut.

Mais il existait une autre vie dans le nouveau quartier d'affaires, après la fermeture des bureaux, quand les ordinateurs s'éteignaient comme des miroirs privés de reflets, quand les employés désertaient les volumes en aluminium anodisé, quand les réseaux n'alimentaient plus qu'une portion congrue des infrastructures, l'infime partie nécessaire à la surveillance nocturne et aux missions de veille : caméras de surveillance, détecteurs de mouvements, moniteurs et chargeurs des postes de garde.

Cette autre vie se développait au ras du sol, au fond des bouches carrées des parkings souterrains, sous les dalles, dans les locaux techniques ou les dessertes de livraison, près des conduits de ventilation et des colonnes sèches. Nichée entre les gratte-ciel, elle se propageait à l'horizontale, antithèse de la verticalité triomphante des tours. Si ces deux forces antagonistes et malgré tout indissociables n'avaient pas été dans l'incapacité absolue

d'entrer en contact, elles auraient pu former le motif d'une croix.

Toutefois, chaque règle avait son exception, son anomalie, sa difformité. Aloysius Dubonnet constituait précisément l'une de ces exceptions : un point de jonction aberrant entre les deux forces. Il n'avait jamais tenté de trouver une explication à son comportement, jamais essayé d'en sonder les motivations. Quelle motivation pouvait d'ailleurs dicter sa conduite ? Quels mots trouver pour exprimer un ressenti tout à fait viscéral ? Une expérience directe, sans observateur ni observé. Muette, pour ainsi dire.

Cela lui arrivait deux ou trois fois par mois, guère plus. Comme une impulsion, un déclic. Peut-être était-ce le résultat d'une sorte de tension qui augmentait progressivement jusqu'à la bascule, mais il n'en avait pas conscience. Il savait simplement qu'à un moment donné, dans son bureau du vingt-sixième, il devait décrocher son téléphone et appeler sa femme.

Son poste de responsable fiscal – comme la pièce d'angle qu'il occupait – était très convoité au sein de l'entreprise. À la mort du précédent occupant, Serge Truchaud, l'espace de travail avait donné lieu à une véritable guerre de tranchées. Plusieurs postulants étaient mieux placés que lui, mais à sa grande surprise, c'était lui que la direction avait choisi. Un bureau individuel avec fenêtre ! Eliane, son épouse, savait qu'il devait faire des concessions, des sacrifices. On n'obtenait rien sans rien. Alors, il feignait parfois des obligations : des formations à assurer, des colloques à honorer. Pas bien loin, pas très

longtemps. Jamais plus d'une nuit, en tout cas. Eliane comprenait. Elle s'arrangeait avec la nourrice pour les enfants. Georges avait onze ans, Julie huit. Aloysius les adorait. Des gamins merveilleux. Il adorait aussi sa femme. Mieux, il l'aimait. Mais le travail, tu comprends, chérie… Je me ferai pardonner, promis. Un séjour en Martinique, ça te plairait ? Georges et Julie iraient chez tes parents, ils seraient ravis. Au fait, tu te souviens du bracelet à fleurs de lys à la joaillerie de l'avenue Pasteur ? Cher, d'accord, mais il t'allait franchement bien…

Eliane acceptait. Elle disait oui. Elle disait j'espère que ça ira. Elle disait couvre-toi bien.

Il raccrochait, vaguement satisfait. Par anticipation, un léger sentiment de détente, de relâchement se produisait en lui. L'oppression dans son cœur, il n'y songeait plus. La culpabilité : quelle culpabilité ?

17 heures. Légions et cohortes des cabinets d'audit, des compagnies d'assurance et des services de récupération de TVA s'acheminaient doucement vers les batteries d'ascenseurs. Les bureaux se vidaient, les couloirs se dépeuplaient. 18 heures, 19 heures… Il patientait toujours au moins deux heures avant de quitter les locaux. D'une part, il voulait croiser un minimum de curieux ou d'indiscrets sur son chemin, d'autre part sa destination n'accueillait de présences humaines qu'à la nuit tombée, dans l'ombre.

Il descendait au deuxième sous-sol, ôtait sa montre, sa cravate, ses chaussures et, dans l'air froid du parking, échangeait son costume trois-pièces contre un vieux survêtement élimé qu'il cachait sous la roue de secours de sa Tesla. Le pouls de la population qui s'échouait aux heures

indues dans le ventre tiède du quartier d'affaires – travailleurs pauvres des pays de l'Est, jeunes fugueurs, Africains sans papiers, femmes isolées, familles larguées – battait un peu moins vite qu'à la surface. Ce monde ne s'étonnait pas des apparitions épisodiques d'Aloysius, entre deux absences prolongées. Ce monde ne s'étonnait de rien.

Au deuxième sous-sol, il y avait encore des voitures. À partir du troisième, plus rien. Juste des mouchoirs, des seringues, des préservatifs. Les bandes s'y réunissaient, les toxicos se défonçaient, les zonards zonaient. Ni la police ni les vigiles ne s'aventuraient aussi bas. Au cinquième ou au sixième niveau, c'était pire. Il y descendait parfois. L'impulsion mystérieuse qui le guidait le poussait à gagner les coins les plus reculés, les plus sordides. Il choisissait toujours les voisinages les plus inquiétants : fumeurs de crack, dingues échappés de l'asile, clochards aux plaies purulentes… Les marginaux le reconnaissaient parfois, mais ne disaient rien. Comme il ne parlait pas, on respectait son silence, on tolérait sa présence. Car à toutes les strates de la société, de la plus honorée à la plus basse, le vivant recherchait le vivant. Aloysius dénichait l'endroit le plus nauséabond, le plus sale, et il s'allongeait.

La puanteur des excréments, des fluides et des déchets l'enivrait davantage que les parfums hors de prix ; le bitume granuleux surpassait en confort le matelas à mémoire de forme de sa suite parentale ; les cris de ses voisins, les bagarres, les râles composaient une musique que n'égalaient pas les symphonies en sourdine dans les ascenseurs et les allées commerçantes. Loin de sa grande maison sur les hauteurs de la ville, dans la crasse et au

milieu des damnés, il respirait enfin. Et c'est là que deux ou trois fois par mois, il s'endormait d'un sommeil paisible.

Curieusement, il remontait toujours indemne de ses expéditions. Frais et dispos, nettoyé, pour ainsi dire. Le réveil le plus agité qu'il eût connu, il l'avait dû à un gros rat en quête de nourriture. Il avait le sentiment que les pensionnaires des profondeurs établissaient une sorte de distance avec lui. Plus étonnant encore, il éprouvait la sensation inexplicable et fugace qu'ils le protégeaient. Il se sentait plus en sécurité sur le béton du sixième niveau que dans les couloirs aseptisés du DES, en compagnie des collègues envieux, dans les salles de réunion où l'on guettait le moindre faux pas, dans sa grande maison sur les hauteurs, avec sa merveilleuse famille, avec tout ce bonheur dont il n'estimait le prix qu'avec une douloureuse acuité.

En arrivant au pied de la tour CB313 chaque matin – quand il n'avait pas découché –, il passait précisément à l'endroit où Serge Truchaud s'était écrasé deux ans plus tôt. Un individu singulier dans l'entreprise : très discret, affublé d'un postiche blond-platine, il lui manquait l'auriculaire de la main gauche. Les mauvaises langues du DES, spécialement les secrétaires du service des franchises, se demandaient comment il avait pu obtenir le bureau d'angle du vingt-sixième. Aloysius croyait encore discerner, malgré le passage du temps et les nettoyages intensifs, une vague auréole sur le revêtement du trottoir. Soixante-dix mètres en chute libre. Aloysius trouvait d'ailleurs le terme « chute libre » assez approprié. Ce bon vieux Serge n'avait probablement jamais été aussi libre que dans les instants

où il avait plongé dans le vide, livré aux lois gravifiques et pourtant émancipé par la radicalité de son geste de toute autre forme d'esclavage. La direction avait depuis renforcé les vitres du vingt-sixième : triples panneaux hermétiques en PVB. Fini la liberté !

Quand Aloysius avait pris sa succession dans le bureau d'angle, il avait découvert un petit carnet dont la couverture souple s'était coincée au fond du tiroir inférieur du secrétaire, raison pour laquelle l'accessoire avait échappé à la vigilance des agents chargés de récupérer les affaires du défunt pour les rendre à sa veuve. En dehors de celle-ci, Serge n'avait pas de famille, ni probablement d'amis. Le carnet contenait une série de dessins, d'esquisses de serpents ou de larves entrelacées, parfois associés à des réflexions aussi lapidaires que sibyllines : « L'éveil dans la caverne », « Vraie texture du monde », « Secrètes connivences »… En feuilletant ces pages, Aloysius s'était moins étonné du geste fatal de son propriétaire. Il n'avait parlé à personne de sa découverte, avait ramené le carnet chez lui, et l'avait dissimulé dans un carton du garage, comme un objet honteux, ou trop familier pour être pleinement révélé.

Un matin, Salima, une des gardiennes de la tour, le héla au moment où il se dirigeait vers les ascenseurs. Il s'approcha sans y penser. La jeune femme avait été recrutée au titre de l'OETH, l'obligation d'emploi des travailleurs handicapés, qui imposait un quota de 6 % aux grosses entreprises. Tout le monde la connaissait dans le bâtiment. Son regard légèrement désaxé, sa démarche claudicante, sa silhouette trapue, d'une animalité presque

inquiétante, dépareillaient dans le hall hyperdesign de la tour CB313, avec ses cloisons végétalisées et sa fausse rivière incrustée dans la moquette. Habituellement, elle travaillait de nuit, alors Aloysius était un peu surpris de la voir. Elle dégageait une odeur épicée, qu'il ne pouvait associer à aucune émanation artificielle, et quand elle parlait, ses lèvres fines laissaient entrevoir des dents courtes, espacées, carrées et jaunes. Elle l'invita à entrer dans le poste de contrôle étrangement désert. Quinze parkings couverts, neuf cents caméras. En règle générale, quatre employés scrutaient en permanence une dizaine d'écrans, mais pas ce matin-là. Elle s'installa sans façon sur le siège du responsable de secteur. Aloysius n'était pas disposé à laisser la conversation se prolonger, d'autant plus qu'il ne voulait pas être en retard : les secrétaires du service des franchises avaient une vue très dégagée sur les ascenseurs, elles ne manqueraient pas de colporter la moindre anormalité. « De quoi s'agit-il, Salima ?

— J'aurais voulu vous entretenir d'une affaire… un peu délicate.

— Je vous écoute.

— Je sais depuis un certain temps que vous restez après les heures de travail. » Elle leva la main pour éviter toute interruption, toute justification, et son autorité naturelle étonna un peu Aloysius. « Les caméras ne mentent pas, monsieur Dubonnet. La 2 vous montre en train de prendre l'ascenseur, la 7, d'arriver au second niveau, la 6, de vous changer devant le coffre de la voiture. Ensuite plus rien quand vous descendez aux niveaux inférieurs, qui ne sont plus surveillés. Mais ça, vous le savez déjà. »

Ce n'était pas une question, aussi Aloysius la laissa-t-il poursuivre, curieux, désormais, de voir où cet échange allait les entraîner, elle et lui.

« En revanche, continua l'employée, les appareils vous filment lorsque vous remontez aux premières heures du jour. Quand vous passez faire un brin de nettoyage aux toilettes du second, afin d'être présentable pour la journée.

— Je ne fais rien d'interdit. »

Salima prit un air, sinon peiné, du moins légèrement compatissant. « Je sais bien, monsieur Dubonnet, et il n'est pas dans mon intention de vous reprocher quoi que ce soit. » Elle le regarda dans les yeux. Son attitude, sa façon de parler décontenançaient Aloysius. Là, dans l'espace confiné du poste de contrôle, cette femme ne ressemblait pas à la Salima qu'il connaissait. « Avant d'occuper ce poste, poursuivit-elle, j'ai passé dix ans dans la rue. Je sais ce qu'elle représente, et je sais qui elle attire, qui elle repousse. Comme toute assemblée, comme toute confrérie, la rue a ses élus.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous prévenir, simplement. Vous savez sans doute que nous travaillons étroitement avec les services de police. Or il se trouve que, depuis deux ans, on signale plus ou moins officiellement des disparitions. Parmi la faune des sous-sols, parmi les sans domicile, les drogués et les aliénés qui fréquentent le quartier, certains cessent brusquement de remonter à la surface. »

La date suscita, par association d'idées, un rapprochement dans l'esprit d'Aloysius. Deux ans, ça coïncidait avec la mort de Serge Truchaud, et cette mort elle-même

avait donné lieu à l'un des événements les plus inexplicables, les plus mystérieux, qui se soient produits depuis l'aménagement du nouveau quartier d'affaires. Les gardiens de la tour avaient découvert le corps disloqué de l'analyste au petit matin. Indiscutablement sans vie. Ils étaient rentrés prévenir les pompiers et la direction, mais quand ils étaient ressortis… Plus de corps. Le sang, les matières cervicales sur le bitume attestaient du suicide, cependant la dépouille avait disparu. On avait envisagé diverses possibilités, tenté une brève enquête, mais ni les services de police, totalement démunis, ni la direction, qui souhaitait éviter d'ajouter au scandale d'une mort volontaire celui d'un enlèvement de cadavre, n'avaient souhaité prolonger le terrible spectacle de l'incompétence. Cébès avait vite trouvé un arrangement financier avec la veuve de Truchaud, et celle-ci s'était débrouillée pour qu'on enterre un cercueil vide. À la réflexion, se dit Aloysius, Salima ne faisait-elle pas partie de ceux qui avaient découvert le corps ?

« C'est une population très vulnérable, reprit la gardienne, alors nos renseignements ne sont pas absolument fiables. »

Aloysius regarda ostensiblement sa montre. « Vous l'avez dit, c'est une population vulnérable, sans attaches. Les disparitions ne veulent…

— Même si les autorités ne sont saisies d'aucune plainte, et même si la préfecture préfère donner la priorité à des missions plus urgentes, ce sont des événements trop réguliers, trop fréquents pour qu'on les ignore.

— D'accord. Vous voulez donc m'avertir. »

Salima hocha la tête. Puis d'un air grave, résolu, et pour tout dire un peu sinistre : « Ne retournez plus en bas, monsieur Dubonnet. »

Le soir venu, il dîna avec Eliane et les enfants. Il amusa la tablée en imitant Robert, le collègue du bureau d'à côté ; un bureau latéral sans fenêtre. Il retroussa sa cravate pour montrer à quel point Robert ressemblait à Dilbert, le personnage de bande dessinée, puis, avec une voix de fausset : « Qu'il soit promu, pourvu qu'on s'en débarrasse ! » Éclat de rire général.

Pendant qu'Eliane débarrassait, il monta coucher Georges et Julie. Il leur lut une histoire avant de les embrasser tendrement. Plus tard, dans le double lit *super king size*, si moelleux qu'il anesthésiait presque toute sensation, il attendit que la respiration d'Eliane s'apaise, signe qu'elle entrait dans le sommeil profond. Et quand tout fut calme, il se leva en douceur pour descendre au garage.

Le carnet de Serge comportait plusieurs illustrations en pleine page, tantôt à l'encre bleue, tantôt à l'encre rouge, vraisemblablement composées de minuscules hachures au stylo-bille. Un examen plus attentif fit supposer à Aloysius qu'il avait fallu des semaines, peut-être des mois, pour achever ces représentations fascinantes par leurs répétitions obsessives de motifs extrêmement simples : des anneaux, des demi-cercles, des chevauchements circulaires qui, tous, évoquaient la reptation de ce qui est sous terre, le labeur sourd de puissances chtoniennes, la lente décomposition de la matière organique avalée par les gouffres telluriques. Peut-être que d'une manière plus allusive l'auteur tentait

de matérialiser ses tourments inconscients, de conférer une apparence intelligible aux inexprimables remous des strates inférieures de la psyché. Les formes ductiles et annelées grouillaient sur chaque page, parfois mêlées à ce qui paraissait être des os recourbés, sans autre but, semblait-il, que d'occuper le maximum d'espace possible sur la surface réduite d'un calepin. Aloysius se demandait si Serge avait rempli ces pages sur son temps de travail.

Il tint encore deux mois sans descendre sous la dalle. Deux mois juché sur le relief des choses, à enchaîner les réunions et les présentations PowerPoint, à s'amuser des fanfaronnades de Robert, à choyer sa famille et à s'adonner aux inévitables bricolages de la vie domestique. Deux mois de barbecues le week-end avec les voisins, de films en début de soirée, d'étreintes brèves, de projets de vacances, d'achats sans queue ni tête et d'oublis indolores. Eliane avait peut-être remarqué qu'il n'effectuait plus de formation, qu'aucun colloque ne figurait plus à son agenda, mais elle ne fit aucun commentaire. Quand il lui arrivait de sortir un peu tard du travail, il entrevoyait parfois une ombre se faufilant dans les anfractuosités du béton. Il restait alors statufié au volant de sa Tesla, ne songeant à s'extraire du parking que lorsqu'une voiture derrière lui klaxonnait.

Salima lui jetait des regards obliques quand elle le croisait de loin dans le hall de l'immeuble. Des regards qui paraissaient signifier : « Je vous surveille. Pas d'idiotie. »

Robert passait régulièrement le voir dans la pièce d'angle, plus exubérant que jamais, avec sa cravate à l'extrémité pliée.

Un vendredi où le soleil d'après-midi frappait avec une insolente désinvolture par la fenêtre de son bureau, il décrocha son téléphone et composa le numéro d'Eliane. Oui, chérie, pardon de te prévenir aussi tard… oui… je dois remplacer Robert pour une formation… c'est ça, un empêchement de dernière minute… ils n'ont personne… mais je leur ai dit que je devais te consulter avant, que je… tu es sûre ? eh bien, merci, je suis soulagé… ça va vraiment nous rendre service… je serai là demain… oui, je t'aime…

Sixième sous-sol. Le béton, la pourriture. La chaleur qui ne s'en allait jamais si près du centre de la Terre. Curieusement, presque personne dans les allées ténébreuses. Des murmures lointains, le tintement d'une bouteille en verre qui roule, la toux d'un dormeur impossible à localiser à cause de la réverbération… Par une singulière inversion de perspectives, à cette profondeur, l'inquiétant rassurait. La rugosité du sol agissait comme la sanction légitime d'un repos usurpé. Une flaque d'urine. La dépossession, enfin. Tout lâcher. Ne se raccrocher à rien. Fermer les yeux.

Il se réveilla nu. Comment l'avait-on déshabillé sans qu'il s'en rende compte ? Il lui vint à l'esprit que les deux mois de sevrage avaient probablement décuplé le pouvoir sédatif de la présente expédition. Depuis l'adolescence, il n'était jamais resté plus de deux semaines loin de la rue. À quinze ans, profitant d'un voyage estival de ses parents, il avait dormi sous un abribus. Sa présence avait peut-être interpellé les passants, mais c'était surtout la formidable indifférence qui avait dominé. Il avait alors eu le sentiment de toucher à l'essentiel. Ensuite, il avait continué : la rue, comme ça, sans raison, juste pour être bien.

Il battit des paupières. Une petite assemblée se tenait devant lui. Des silhouettes. L'une d'elles avança et il reconnut Salima. « Bonjour, monsieur Dubonnet, bienvenue parmi nous.

— Où sont mes vêtements ? bredouilla-t-il, l'esprit encore engourdi.

— Les vêtements sont inutiles. D'ailleurs vous n'en avez jamais eu besoin. Vous n'êtes pas d'accord ? »

Il ne répondit pas. Salima ne portait aucun habit. Pas plus que le petit groupe qui l'accompagnait. Pour autant qu'il pût en juger, certaines figures paraissaient familières. Une Bulgare qu'il apercevait en général vêtue de guenilles, avec un lapin abrité dans une caisse, qu'elle promenait partout et à qui elle parlait sans cesse ; un jeune Marocain édenté, habituellement planqué derrière une paire de lunettes de soleil et timide comme un chat sauvage ; un Caucasien plus âgé, qui ne se séparait jamais, sauf cette nuit, d'un sac de couchage et d'un sac en plastique rouge, ses uniques possessions… Tous dans le plus simple appareil. Aloysius entrevoyait les corps meurtris, les membres que les rudes contacts avaient déformés, la peau abîmée par le froid, la pluie, le soleil, le travail du climat. La graisse, le sang, le pus. Et la folie, bien sûr, si proche de la sagesse. L'humanité sans artifice. Digne et misérable.

Salima tendit la main. « Levez-vous. Allons-y.

— Où ?

— Au niveau inférieur.

— Mais il n'y a rien sous le moins six. »

Elle haussa les sourcils, le regard brillant. « Vraiment ?

— Et si je refuse de vous accompagner ?

— Vous n'avez pas le choix. Je vous l'ai dit, la rue a ses élus. Vous êtes des nôtres.

— Comment ça ?

— Vous êtes revenu. »

Oui, il était revenu. En dépit des avertissements, en dépit de son existence réglée, en dépit de tous les avantages de la société moderne, en dépit de la raison la plus élémentaire. Il était revenu, comme un homme rentre chez lui.

Il se laissa mener par la petite troupe jusqu'au fond du sixième niveau. Ils bifurquèrent dans ce qui semblait être une impasse, mais Salima débarrassa un tas de cartons empilés et déverrouilla une porte de service. Ils s'enfoncèrent alors dans le boyau souterrain. Des rampes, d'étroits corridors, le sol jonché de particules ocre. À ses pieds couraient des rigoles d'écoulement, semblables à celles qui recueillaient autrefois le sang des porcs immolés sur les autels païens.

Ensuite l'atmosphère devint plus sèche, un brouillard de particules odorantes et carbonisées estompa les contours les plus lointains. Ils continuèrent à descendre. Aloysius avait toujours eu la conviction que l'humanité, avec sa grandeur et ses abîmes, ses gratte-ciel et ses caniveaux, vivait dans un monde où rien ne pourrait être totalement expliqué ni compris. Un univers qui désobéissait parfois aux lois de la logique pour s'accorder à celles du rêve ou de la fiction. Était-il entré dans ce monde-là, cet interstice où la folie devenait une façon mystérieuse d'accéder à la connaissance ? Le brouillard s'intensifiait. Ils traversaient à présent des paliers plus vastes, de larges salles en béton chaulé, blanc comme du calcaire. Qui avait creusé ces passages, quels animaux avaient foui cette terre ?

Ils enjambèrent enfin un dernier seuil pour se retrouver dans une sorte de caverne où des herbes se consumaient dans de larges écuelles sur trépieds. Les murs palpitaient d'une lueur rougeoyante. Des conduits d'aération traversaient le plafond. Il plissa les yeux pour tenter d'y voir plus clair, mais les particules en suspension l'empêchaient de discerner avec netteté le fond de la caverne. Des formes floues remuaient lentement contre la paroi, s'étiraient, se rétractaient, s'enlaçaient, glissaient les unes sur les autres en une danse muette. Mille serpents semblaient sinuer dans une moisson d'ossements gris. Aloysius croyait assister à la matérialisation d'une des visions sur le calepin de Serge. Des fémurs fendillés côtoyaient des omoplates pareilles à des truelles enduites de plâtre. Des cavités articulaires s'encroûtaient de cartilage. Des entrelacs de côtes se donnaient l'apparence de cônes tronqués. Les crânes décapités exhibaient des ricanements, les fosses nasales pleines de terre. Et au centre de cet enchevêtrement, dans cet amas d'écailles luisantes, mouvantes, rampantes, un squelette assis, les mains sur la poitrine. Un Dieu, un totem. Il semblait toiser Aloysius avec un rictus ironique. On avait coiffé son crâne défoncé avec un postiche blond-platine posé de guingois, la main gauche n'avait pas d'auriculaire.

Aloysius s'essuya les yeux. « Je… je ne suis pas sûr de comprendre. »

Salima s'approcha dans son dos. Il sentit son haleine épicée, très puissante. Son souffle chaud se répandit sur sa nuque, dans son oreille. « Ne vous inquiétez pas. Je vais vous expliquer. »